

Les survivants de 1755 ou Cofaire ce research su nous aut'les Cajuns du bayou Lafourche ?

Lili Maxime

Numéro 64, été 1995

L'imaginaire de la science

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maxime, L. (1995). Les survivants de 1755 ou Cofaire ce research su nous aut'les Cajuns du bayou Lafourche ? *Moebius*, (64), 67–84.

Les survivants de 1755
OU
Cofaire ce research su nous aut'les Cajuns
du bayou Lafourche ?

Lili Maxime

Mamou, Louisiane: ÉTÉ 1976

Il fait beau et très chaud à Mamou. Et très humide aussi. Nous sommes dans une riche plantation de canne à sucre, allongés sous un chêne majestueux à la mousse espagnole luxuriante. Tous les trois, tout de blanc vêtus, et tenant dans la main mollement, soit un éventail ou une pâle ombrelle, nous attendons la fraîcheur du soir. Renoir ou Gauguin seraient envieux de ce tableau impressionniste.

Après avoir dégusté un repas copieux de jumbalaya² et de gumbo, nous Laissons le bon temps rouler. Nous terminerons la soirée par un two-step endiablé sur une galerie où l'accordéon arrachera des plaintes et des rires aux deux violons, à la guitare et même au ti-fox (le triangle)... tout en nous arrachant définitivement et jusqu'au petit matin, à notre langueur du jour...

Maudite coquerelle ! Maudit rat vert sale !

Il fait beau et très chaud à Mamou. Et très humide aussi. Air connu...

Me voilà avec une espadrille dans la main droite, courant à cloche-pied après une de ces bestioles qui me dégoûtent... marmonnant des jurons en québécois pure laine sous les regards amusés de Paul et Alain... qui n'en mènent pas large, eux non plus, les t-shirts collés sur la peau, suant, et cherchant un peu d'air, les yeux sur leur calepin de notes et le nez dirigé vers l'unique ventilateur qui fonctionne, quand bon lui semble.

Rat vert, un bien joli nom pour une coquerelle de presque deux pouces! Vite que tombe le soir! Avec ses bruits de criquets, de crapauds et de... tout ce qui ne s'endormira pas avant le petit matin, et qui marche à deux, quatre ou mille pattes, humanoïdes compris!

C'est drôle quand même...

On débarque avec armes et bagages : un magnéto, un questionnaire de cinq pages, une VW rouillée, un budget plus que modeste et des théories plein la tête.

On s'engage avec toute l'ardeur de sa jeunesse et un désir d'aiguiser sa capacité de compréhension d'une culture.

On prépare, par des années d'études et d'analyses comparatives, une volonté et une discipline que l'on croit à toute épreuve.

On accepte, avec flegme, le mandat d'intégrer le plus rapidement possible une communauté globale, pour favoriser l'observation participante.

On arrive avec un désir très grand de poursuivre une recherche basée uniquement sur l'objectivité.

... Et on se retrouve espadrille en main, dans une cuisine sans mobilier, exaspérée et cherchant de l'air, à courir après des coquerelles... devant deux confrères de recherche plus ahuris que vous!

Donc, *Mamou*, ce petit village de 4 000 habitants, fondé en 1911, qu'on aurait voulu à l'époque le chef-lieu de la paroisse (comté) d'*Évangéline*, nous le découvrirons, dans les deux premiers jours, par son aspect le plus simple : les coquerelles et l'humidité.

Bien sûr, nous avons quand même été éblouis, telle *Évangéline*, par ce premier contact avec cette nature verdoyante et pleine, ces chênes immenses à la mousse pen-

dante, faisant des toiles d'araignées magnifiques à la tombée du jour et à ces maisons de plantations aux galeries si invitantes.

Nous avons goûté l'exotisme en passant par *Lafayette* et *Bâton Rouge* où nous sommes accueillis, dans certains endroits touristiques, par des jeunes filles portant des robes roses, bleues, jaunes, et surtout très longues, faisant tourner leurs crinolines avec des sourires de poupées. Bonnets et ombrelles compris. Autant de *Scarlett* blondes, rousses ou noires ! Clichés sympathiques.

Mais après le tourisme, la réalité : malgré une recherche intensive, la seule habitation disponible dans tout le village de *Mamou* s'est avérée cette vieille maison pleine de coquerelles. Il y en avait partout : dans les murs, les armoires de la cuisine, les garde-robes et sous les tapis. Nous sommes donc, tous les trois, Alain, Paul et moi, dans une maison louée, rongée par les *rats verts*, pardon ! rongée de coquerelles, avec une seule chambre à coucher et sans aucune climatisation.

Bon. C'est pas grave. On vient tout juste d'arriver. Confiance ! Tout s'arrangera... Demain.

Les consignes étaient claires : il fallait réussir en tant que chercheur à :

« ... entrer en contact avec le pays et le peuple, délimiter et décrire cette Louisiane française dans toute sa complexité et toutes ses contradictions... il faut une véritable rencontre avec le pays, par des chercheurs qui ont vécu parmi les gens et qui ont voulu éviter les préjugés, les rêves et les illusions dont la Louisiane a été victime³. »

Une semaine déjà que nous sommes à *Mamou*. Sept jours à se battre contre une chaleur de plus en plus insupportable et une humidité qui frôle les 100 %. Du jamais vu depuis quarante ans... d'après les Cadjins qui discutaient entre eux à la *grocery* (épicerie). C'est drôle, on dit la même chose chez nous quand on a une bonne tempête de neige, statistique ou pas...

Le soir, les lumières éteintes, seul le bruit des coquerelles courant sur les planchers, les murs et les plafonds nous garde éveillés. Du dégoût au début, nous sommes passés rapidement à l'indifférence, comme les Cadjins pris

avec le même problème. Indélogeables ces bestioles, surtout dans cette maison pourrie. Nous avons donc passé l'été avec de l'éclairage, nuit et jour. Elles se sont habituées, elles aussi. Elles sortaient effrontément même devant nos rares invités...

Ce fut par la suite la découverte des serpents, des couleuvres et des crotales ou toute bibite étirée, sinieuse et vivante. Toutes ces jolies bêtes étant, d'après les Cadjins, inoffensives... jusqu'à ce que les *Frères Balfa* (les réputés musiciens de la musique cadjine) nous racontent, à un *fais-dodo* (soirée dansante), et ce, avec minutie, la capture de plusieurs serpents venimeux... juste en arrière de leur maison, dans les marais. Sans compter la réception moins qu'amicale du curé de la place et de certains leaders. Nous venons d'emménager dans la maison il y a seulement deux jours, et nous voilà faisant la première page du journal local. Avec des termes à peine voilés, nous sommes identifiés, soit comme des communistes, des gens du F.B.I. ou du service de perception fédéral.

Bang ! Encore manquée.

Avec leur carapace d'un noir si luisant qu'on dirait une armure verte (voilà pour le « rat vert »), elles ont en plus des pattes si rapides qu'elles semblent nous narguer en passant de plus en plus près de nous. Je les hais ! Inconditionnellement. Surtout depuis que j'ai essayé de faire une tarte au sucre. Eh bien, elles me l'ont massacrée, ma belle pâte à tarte. Elles ont réussi à grignoter tout le contour de cette pâte, pour une rare fois, d'un cercle parfait. J'en étais à la dernière étape de la manipulation quand, soudain, sonne le téléphone. Un faux numéro. Je me retourne et voilà une armée de coquerelles qui grignote allègrement ma pâte. En hurlant, je me précipite dehors, pieds nus dans l'herbe... remplie de... couleuvres.

Alors pour le rêve en cinémascope et en technicolor, Autant en emporte le vent, vous repasserez...

Car pour l'heure, non seulement j'ai perdu mes illusions et mes rêves, mais je me sens un peu victime de ma curiosité scientifique !

Non mais ça peut pas s'faire, une qualité de research qui te d'mande autant d'courage, chère vieille ! (Non, mais ça se peut pas, une sorte de recherche comme celle-là, qui te demande autant de courage, ma chère !)

Et je n'avais encore rien vu...

Et pour le goût d'une bonne tarte maison au sucre, Alain et Paul en feront le deuil pour l'été. Fini, F.I.N.I., la pâte et la farine et le sucre à nourrir les coquerelles. Et hop, du fast-food comme tout le monde. D'ailleurs ne sommes-nous pas en Amérique, l'Amérique des *Amaricains*?

Je dois l'avouer : Ma première rencontre avec un Cadjin fut... mémorable.

Pourtant je croyais m'être bien préparée. J'avais répété plusieurs fois à voix haute toutes les questions couvrant les 90 minutes du questionnaire. Je les connaissais par cœur. Nous devions amasser le plus de données possible sur la constitution des familles et des réseaux, des habitudes de vie, des habitudes alimentaires, de leur perception de la société américaine, de la survie de la langue acadienne, de leur histoire, de leur perception de la déportation de 1755, de...

Bref, nous avons conçu un questionnaire recoupant les points d'intérêt dans notre discipline, par rapport à la problématique de la recherche globale. Notre échantillonnage était précis et la répartition des entrevues-clefs, équitable. Chaque chercheur avait bien circonscrit sa problématique en regard de sa discipline sociale.

Nous étions prêts⁴.

Même la façon de nous introduire auprès des Cadjins, faisant partie de notre échantillonnage, avait été préparée de longue main⁵.

Je m'approche donc, à pied, de cette maison près de la nôtre qui fait partie du premier *voisinage* sur mon échantillonnage. Par chance, il y a quelqu'un.

Un homme est en train de retourner la terre avec une bêche, un chapeau de paille sur la tête. Entendant mes pas, il se retourne, s'appuie les bras sur sa bêche et me sourit.

— *Qui ça dit négresse ?*

... Ça, c'était pas prévu dans le scénario.

Cet homme dans la quarantaine, pourtant aussi blanc que moi, me salue de la sorte. Dois-je lui répondre : « *Salut, nègre* » ? Impossible. Rapidement je me rappelle les quelques mots de cadjin que nous avons réussi à prendre au vol à *la grocery* du coin et je réponds :

— Bonjour, *mon* (moi), je m'appelle Lili, je suis québécoise et je parle français. Et... j'crois pas ressembler à une négresse même si mes cheveux sont noirs.

Et l'homme de partir à rire, étouffé et plié en deux au-dessus de sa bêche.

Bon. J'attends. Je ne sais plus où mettre mon magnéto ni mon questionnaire ni ma personne. Je sais que j'ai fait une erreur, mais laquelle ?

Il se dirige vers moi, la main tendue et me dit doucement :

— *Qui ça dit négresse, ça c'est une expression à nus aut' les Cadjins, pour dire bonjour à quelqu'une comme toi qui a l'air gentil.*

Ouf ! Sa femme sort sur la galerie et dix minutes plus tard, je dégustais un café bien corsé, accompagné d'une pointe de tarte... au sucre. Je suis restée plus de trois heures avec eux, à essayer de me faire comprendre et de les comprendre. Charmants, ils ont répondu à toutes les questions avec, en prime, un plaisir évident de parler de leur passé, de leur famille et de leurs habitudes de vie, mais aussi d'entendre mon accent qui leur rappelait « *le vieux parler français de nos aïeux* ».

Il m'a parlé du voisinage et des Cadjins qui aimeraient répondre au questionnaire et de ceux qui seraient plus hésitants. Il m'a aussi questionnée longuement sur mon pays et ma langue et restait estomaqué de voir qu'il y avait un peuple, autre que les Cadjins, qui parlait français en terre d'Amérique. Quand il m'a demandé :

— *Toi, ça peut pas s'faire que tu viennes pas de l'autre bord. Ça peut pas s'faire que toi et ta famille ça parle tout français comme nus aut'. Mon, et ma douce, on connaissait pas ça que t'es après nus apprendre auteur. Mon j'apprécie ça plein, la vieille. En tout ça que j't'as dit sus not' monde à nus aut' c'est pas plein. Mais c'est ça que mon j'me rappelle. Et si tu veux goûter un vrai gumbo févi, well, viens une journée comme asteure, on va t'en cuire une, mon et ma vieille.*

(Toi, ça ne se peut pas que tu viennes pas de l'Europe. Ça ne se peut pas que toi et ta famille parliez français comme nous. Moi et ma femme, on ne savait pas ce que tu es en train de nous apprendre maintenant. Moi, j'apprécie cela beaucoup, ma chère. Et tout ce que je t'ai dit sur les

gens de notre culture, c'est pas beaucoup. Mais c'est tout ce dont je me rappelle. Et si tu veux déguster un vrai gumbo de fèves, bien, arrive une journée comme celle-ci et on va t'en cuisiner un, moi et ma femme.)

Quand je suis revenue vers la vieille maison louée, j'avais des étoiles au cœur. J'avais 22 ans. Et l'été serait beau et très chaud à Mamou. Et très humide aussi. Mais ça, comme je le verrais quatre mois plus tard, ferait aussi partie de la vraie histoire.

Mamou fut le premier terrain. Réussi. Mission accomplie.

Le départ fut pénible. Les regrets de quitter ce petit village, sincères. L'adaptation à la langue cadjine n'aura pris que quelques jours et nous servira pendant les quatre années suivantes. Notre respect et notre intérêt face à l'autre culture furent mutuels. *Nous avons traversé de l'autre côté du miroir et nous n'avons pas le goût de refaire le chemin inverse.* Quand nous sommes repartis en septembre, dans notre Coccinelle verte, le coffre arrière était rempli de chevrettes et de saucisses piquantes.

Le siège recouvert de boîtes comprenait des centaines de cassettes d'entrevues et des dizaines de cahiers débordant de notes de terrain, nous avions le cœur plus lourd que la voiture et nous savions qu'une page importante de notre histoire personnelle était tournée à jamais. Sur la route nous menant à *la ville Nouvelle-Orléans*, nous avons engourdi notre chagrin avec de la musique cadjine, et les voix de nos amis, les *Frères Balfa*, le volume de la radio poussé au maximum. Et pendant les trois jours de route vers le Québec, nous avons fait le bilan de ces cinq mois en pays d'*Évangéline* :

Nous avons dégusté la cuisine cadjine, avec toutes ses richesses, autant chez les petits agriculteurs que chez les notables. Nous avons créé des amitiés sincères et des liens très forts avec la plupart des individus de ces familles. Ces Cadjins nous ont adoptés, avec nos différences et nos ressemblances. Unis dans la même convivialité et le même désir de faire plaisir, plus nous connaissions nos Cadjins et plus notre objectivité était difficile à maintenir... en fait, plus l'observation participante était réussie, moins nous

avons le goût de parler ou d'écrire ce que nous avons vécu... *résultat inversement proportionnel à celui prévu.*

Nous avons été accueillis très chaleureusement dans la communauté, malgré des débuts difficiles, et notre présence fut recherchée dans les *fais-dodo*, les festivals et les fêtes rurales. Nous avons fréquenté plusieurs familles et même les *Frères Balfa*. J'ai même été invitée à chanter au *Fred's Lounge*⁶, l'émission radiophonique du samedi matin. Accompagnée à la guitare par Alain, j'ai chanté nos Vigneault, Leclerc, Ferland et Georges Dor.

... Nous avons gardé, durant toute l'année suivante, une correspondance soutenue avec nos nouveaux amis cadjins de *Mamou*, et ce, uniquement en anglais (parce que depuis plus de deux cents ans, l'apprentissage du français se fait par tradition orale seulement, et la lecture et l'écriture, en anglais, par apprentissage scolaire à l'école américaine).

CUT-OFF, Louisiane: ÉTÉ 1977

Et nous chantons à tue-tête :

*Quand nous partirons pour la Louisiane
Anne ma sœur Anne, quand nous partirons
Nous saurons par cœur toutes nos chansons
Anne ma sœur Anne...*
(Vigneault, 1974:59,63)

Woa! Nous revoilà en Louisiane. Il fait beau et chaud. Et humide aussi en ce mois d'avril 1977. Toujours en VW, d'un beau jaune oranger vif cette fois-ci. Il nous sera impossible de passer inaperçus dans ce coin de pays inconnu, dans le sud-est de la Louisiane, dans la *paroisse* (comté) de *Lafourche*: *Bayou Lafourche*.

Avant de commencer le deuxième terrain de la recherche Louisiane, nous sommes à *Mamou* pour revoir nos chers Cadjins, manger du *boudin blanc*, faire un pèlerinage à notre vieille maison et danser un *two-step* dans un *fais-dodo*.

Quand nous quittons ce grand pays plat qu'est la *paroisse d'Évangéline*, en prairie de *Mamou*, cultivant jadis du coton, de la canne à sucre, de la patate douce et des légumes à profusion, et recouvert maintenant de champs de riz et de soya, c'est pour se diriger vers ce *bayou Lafourche* souvent dénommé «*la plus longue rue principale de la*

planète » (à cause du peuplement continu et linéaire qu'on y remarque).

On se croirait au milieu de marécages si ce n'étaient ces petites maisons situées le long des berges du bayou et construites sur de minces bandes de terre. La route est très étroite et suit toutes les sinuosités du bayou faisant plus de 20 km de *Larose* à *Golden Meadow*.

Non seulement nous ne voyons pas de maison de type colonial comme au nord, ou de ces maisons que l'on qualifie d'acadiennes par le style, mais la plupart, à un étage, sont installées sur des pilotis de cyprès. Comme nous le saurons plus tard, la raison première de ces maisons construites en bois (cyprès rouge), quasi imputrescible par l'humidité, était pour éviter les marées d'ouragans. Les petits villages sont construits sur des bandes de terre très étroites et d'une hauteur peu sécurisante. Par exemple à *Golden Meadow*, le principale village du sud de la paroisse, il n'y a qu'une bande de terre qui est utilisable, d'une hauteur de 30 cm au sud à 1 m au nord, sur 6 km de long et d'une largeur variant de 100 à 300 mètres.

Cette fois-ci nous trouvons à nous loger, Paul, Alain et moi, dans une minuscule roulotte. Un petit *trailer* en arrière de *la manche* et en arrière de chez *Cou-Doux Ledet*.

Alain, un des anthropologues – dont la problématique personnelle de recherche : *Ethnicité, pêche et pétrole : les Cajins du bayou Lafourche en Louisiane francophone*⁷ –, est très impressionné par tous ces bateaux de pêche si particuliers (bateaux de pêche aux crevettes, crabes, huîtres) et ces bateaux servant à l'industrie du pétrole (petits, moyens, gros) portant fièrement des prénoms féminins écrits en français. Et voilà notre gars du *Lac-Saint-Jean*, pêcheur et chasseur à ses heures, qui regarde ce bout de pays comme s'il l'avait toujours connu. Remarquez que notre histoire de *Maria Chapdelaine* avec son beau François Paradis vaut bien celle d'*Évangéline*, mais quand même... C'est vrai que tous ces bateaux alignés le long du bayou, enveloppés dans une forme de nuage d'humidité et ballotant doucement au gré d'une embarcation *qui fait route* (avance), créant une brise légère, donnent une image de tableau allemand tout en beige et ocre de fin XIX^e.

Nos repas seront à base de fruits de mer : crevettes fraîches, huîtres et écrevisses à prix dérisoire. Mais notre

premier repas en eaux marécageuses du pays du bayou fut constitué de maïs frais, de tomates et de concombres.

Un vendeur itinérant, à deux rues de notre roulotte, avait un petit kiosque fait de planches de cèdre et un comptoir où se mêlaient les tomates, la salade, les concombres et les maïs, produits frais de sa terre du *Cut-Off*. Je suis partie à pied, longeant le bord de la route très étroite. Aucun trottoir. La terre est trop rare, on la garde pour les maisons. Ce jour-là, comme tous ceux qui suivront durant les cinq prochains mois, il me donnera *la gnappe*, ce treizième morceau qui porte chance et que l'on donne parcimonieusement.

Le lendemain matin, tôt, *Anna*, une femme cadjine dans la cinquantaine, habitant la maison en arrière de la roulotte, me fait signe de venir la rejoindre sur la galerie. Elle m'invite en cadjin à entrer dans sa maison pour partager son dîner. Je n'hésite plus à répondre en cadjin même si je sais qu'il y a une légère différence d'accent avec le cadjin de *Mamou*. Gentille, elle répond aux questions concernant la vie des femmes du bayou. Entre sur le fait *Barbara*, qui est la cadette. *Barbara*, qui a quelques années de moins que moi, m'invite à son *shower de bébé*, qui aura lieu dans deux semaines.

C'est là que tout a commencé.

À ce party de femmes, j'ai rencontré les six sœurs dont trois sont encore mes meilleures amies cadjines: *Velma*, *Nola* et *Géraldine*. Non seulement j'ai pénétré le milieu féminin cadjin par ces femmes de la famille *Ledet*, mais avant que j'aie le temps de dire ouf, je participais à des *fais-dodo* et je faisais mon apprentissage à la *pêche aux crabes* :

Les pieds nus dans le golfe du Mexique, à *Grande-Isle*, de l'eau jusqu'à la taille, j'essaie d'attraper avec un petit filet un crabe qui essaie de mordre le cou de poulet cru attaché à une corde. Cette corde étant une des dix cordes, elles-mêmes attachées perpendiculairement à une plus grosse, bien tendue entre deux bâtons plantés dans le sable à quelques mètres du bord. Quand la corde bouge, oups, la pêcheuse s'avance lentement avec un filet dans la main et essaie d'être plus rapide que le crabe. Pas évident au début ! Nous finissons dans l'avant-midi avec plusieurs barils pleins de crabes de belles dimensions, grouillant de rage.

Pêche aux crabes, aux crevettes, au red snapper en haute mer, volley-ball, *fais-dodo*, parties de cartes, *two-step* aux multiples festivals, tout était prétexte à vivre nos amitiés. C'est seulement quinze ans après que j'ai appris qu'Anna m'avait ouvert sa porte par... compassion. Elle était certaine que nous n'avions pas assez d'argent pour manger autre chose que du maïs et des légumes...

Cou-Doux, son mari, est menuisier et petit pêcheur et ensemble ils ont élevé six filles et un garçon. *Cou-Doux* (de son vrai nom E.W.), conteur intarissable, a initié Alain au café cajun bien corsé, bu à 5 h 30 du matin, chaque matin. Alain revenait à la roulotte vers 6 h 30, les yeux clairs mais le teint vert. Il ne se couchait pas, la tête tellement pleine d'images et d'histoires qu'il fallait lui arracher notre seule machine à écrire sur l'heure du midi. Nous avons décidé de faire un horaire d'utilisation. Alain mangeait, buvait du café, allait à la pêche avec *Cou-Doux*. Paul s'était lié d'amitié avec un linguiste cadjin dans un autre réseau familial et comme anglophone se débrouillait maintenant très bien en cadjin. Je continuais mes activités avec les filles *Ledet* et celles-ci me faisaient rencontrer d'autres femmes cadjines.

Quand *Irvin* (gendre de *Cou-Doux*) nous emmena avec lui à la ville, *Nouvelle-Orléans*, pour nous présenter le quartier français avec ses yeux de Cadjin, et non pas en simples touristes, et aussi le lieu magique du jazz, *Preservation Hall*, nous étions émerveillés par tant d'histoire vivante. Et des Cadjins qui parlaient français, il y en avait partout tout d'un coup. Comme si l'ancienne méfiance face à l'étranger tombait tout de suite quand nous étions accompagnés d'un Cadjin. Il est vrai qu'*Irvin* était un homme d'affaires très respecté dans le milieu financier du pétrole. Fin diplomate, il servait d'intermédiaire entre certains groupes financiers puissants, américains, et les ouvriers spécialisés cadjins. Parfaitement bilingue, il était l'exemple parfait du cadjin intégré à la société dominante, tirant partie de cette intégration, tout en conservant son identité cadjine. Reconnu comme un « vrai » Cadjin dans la communauté du *Bayou Lafourche*, intégré dans plusieurs réseaux au premier abord ayant des intérêts divergents, il savait rallier ces deux cultures si différentes autour de grands projets pétroliers dans le golfe du Mexique, à *Grande-Isle* et au *Fourchon*.

Et lorsqu'on nous demandait si on venait de « l'autre bord » (Europe) et que nous leur apprenions que nous ve-

nions du Québec, seul *Irvin* pouvait leur confirmer qu'il y avait bien une province au Canada où les habitants parlaient, comme eux, le français...

Irvin aurait voulu une retraite remplie de voyages avec sa femme. Heureusement, il est venu nous visiter au Québec il y a deux ans, parce qu'il voulait connaître la terre de ses ancêtres... Il a visité la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et le Québec de ses amis québécois. Tout son voyage s'est déroulé en français et il n'était pas allé l'autre bord...

Bâti comme un Cajun peut être bâti, fort, large d'épaules, des mains pour tirer encore bien des filets de pêche et signer bien des contrats avec des Américains et des Européens, à cinquante-deux ans, il ne savait pas qu'il avait le cancer et que pour lui, l'été 1993 serait la dernière fois qu'il allait « *laisser le bon temps rouler...* » et la dernière fois qu'il me raconterait cette histoire de chiropraticien qui les avait tant fait rire, lui et sa famille, quand j'essayais de la répéter rapidement avec leur accent :

*Back up le pick up truck su le highway,
pi va voir le craqueur d'os.*

(Recule le camion sur l'autoroute
pour aller rencontrer le chiropraticien.)

Plus nous faisons la connaissance des Cadjins du bayou et plus le temps pour écrire manquait.

C'est drôle quand même...

On commence une recherche avec un petit magnéto sous le bras, un questionnaire de cinq pages dans une langue qu'on ne comprend pas, et on se dirige à pied vers une maison remplie de gens qu'on n'a jamais vus et à qui on va poser des questions qu'on n'a même pas encore osé demander à sa propre grand-mère...

C'est drôle quand même...

On commence une recherche avec une peur viscérale dans le ventre en s'imaginant que tous les autres chercheurs sont sûrs d'eux-mêmes et que sûrement ils maîtrisent très bien leur nervosité et on se retrouve à fixer deux yeux aussi apeurés que les vôtres et qui cherchent le réconfort, exactement le même réconfort que vous attendiez d'eux...

C'est drôle quand même...

On commence une recherche avec le plus grand des sérieux (je crois qu'en recherche, l'humour est inversement proportionnel à l'expérience), et on la finit avec le sentiment que ce qui est vraiment important prendrait encore trois décennies à analyser.

C'est drôle quand même...

On commence une recherche avec des données, des chiffres, des statistiques, des tableaux, des comparatifs, des analyses mur à mur et on se retrouve en train de bégayer un : « *Qui ça dit nègre* » à un Blanc de votre âge aussi blanc que vous et sûrement aussi pudique, qui se demande si les ovnis n'ont pas largué ces hurluberlus en sandales au lieu des petits hommes verts comme promis à la T.V.

... Et on se dit que tant qu'à être dans une vieille bicoque pleine de coquerelles de deux pouces louée pour cinq mois, ou d'une petite roulotte sans climatisation, perdue dans le fin fond du bayou, aussi bien aller jusqu'au bout. Et on espère ce jour où on pourra s'amuser en buvant de la bière en compagnie de ces légendaires Cadjins et de leur joie de vivre.

Et ce jour est venu...

Et ces jours sont venus...

Et revenus au cours des vingt dernières années. Plusieurs des chercheurs ont publié des articles et des thèses et des livres très recherchés sur le sujet. Certains ont présenté des conférences un peu partout en Amérique et en Europe. Et moi, j'ai bifurqué dans l'andragogie, autre terrain fertile de recherche, où je me suis jetée sur le concept de la reconnaissance des acquis expérientiels, inconnu en France, appliqué depuis dix ans aux États-Unis et embryonnaire au Québec.

Et après...

Les concours de beauté (Miss crevette, Miss écrivisse, etc.) sont toujours aussi populaires... mais de plus en plus, l'anglais est la langue utilisée dans les festivals.

Et les *fais-dodo* sont encore là eux aussi. Et la musique cadjine, de plus en plus populaire. Et exportable depuis la dernière décennie... mais les *Frères Balfa* n'auront pas vu longtemps leur musique appréciée *l'autre bord*. Ils sont décédés il y a quelques années.

Le *gumbo*, le *jambalaya*, la *bouilliture de chevrettes*, de *crabes* sont encore là aussi. Les huîtres crues ou frites aussi. Le *courbouillon*, la *fricassée*, le *ratata* aussi. La *sauce piquante* et la *soupe d'huîtres* aussi. Les *binnes blanches*, le *pain perdu* et le *roux* aussi. L'*étouffée d'écrevisses* aussi. La *poule d'eau*, le *gros bec* et les *bigarnos* aussi. La chair de canard, de tortue et de serpent aussi... mais la cuisine cadjine est une des plus recherchées sur le marché international, et on y ajoute quelques variantes « locales ».

Ceux qui avaient à s'enrichir avec le pétrole l'ont fait.

Ceux qui avaient à s'enrichir avec la pêche l'ont fait.

Ceux qui n'ont pas eu de chance (et il y en a) sont restés gagne-petit.

Les petits-enfants sont unilingues anglais et les grands-parents actuels, ceux de 50 ans, bilingues ; les autres, plus âgés, sont devant le mur du silence des signes avec leurs petits-enfants.

J'ai reçu des confidences et des secrets que je ne pouvais pas transcrire dans mon journal de bord et j'ai observé cette culture de si près que j'ai eu l'impression d'en faire un peu partie.

Pendant toutes ces années, nous avons tissé lentement, jour après jour, des liens d'amitié si forts que lorsque je parle à *Émery* ou *Velma* ou *Nola* au téléphone, j'entends la musique de leur langue danser par-dessus les mots. Et lorsque nous retournons les visiter, leur nourriture piquante à souhait me réchauffe le cœur, mais ni l'humidité ni la chaleur ne peuvent expliquer à elles seules mes yeux qui se mouillent quand je dois quitter cette terre d'Amérique pour retrouver la mienne, ma terre d'Amérique.

Après plus de vingt ans de voyages professionnels, nous sommes reçus dans la communauté comme des gens de la famille et certaines années, nous essayons d'anesthésier notre ennui de la vie cadjine en l'important dans notre maison : bouffe, musique, contes et légendes.

Pour l'heure, j'en ai vu mourir quelques-uns : *Cuco*, *Irvin*, *Yuth*, *mama cundo*, *Wayne*, les *Frères Balfa*, les plus anciens. Ceux qui ne savaient pas parler anglais. Et *Irvin*, le *Cadjin bilingue si bien intégré...*

Je sais que j'ai vu mourir lentement ce qui fait l'âme d'une culture. L'indicible. Ce qui ne se voit qu'avec le cœur. Ce qui se sent et qu'aucune question scientifique dans aucun questionnaire scientifique ne peut dévoiler. Que la pudeur peut être préservée malgré des ruses de Sioux pour parvenir à obtenir des informations privilégiées.

J'admire et j'aime ces survivants.

Mais presque vingt ans après, je « jongle » (réfléchis) à ce que m'avait dit Anna :

— *Mon, j'vas dir' vieille, j'a toujours parlé ce langage que j'use pour te parler asteure, c'est manière juste ça que j'connais. Well, à l'école, la maîtresse, ça voulait pas qu'on parle not' langue. Not' français à nus aut'. C'est cofaire y nous ont battus à nus aut'. Mais mon pop et ma mam c'est c'te langage-là qu'eusse connaissaient. Pi leurs pop et man avant eux aut'. Nus aut' dans les bayous, on faisait notre ouvrage pi on dérangerait pas parsonne. Les Amaricains avaient besoins d'nous aut' pour faire travailler not' mond' su les deck-rig, off-shore. Y savait just parler Amaricain. Mais y avait des coon-ass qui parlaient les deux langages : cajun et amaricain. Cofaire que not' monde visait all right tout' ces années passées-là, y faisait leur ouvrage en mer, y r'venait back à la maison, pi y s'amusait joliment dans des fais-dodos. Laissons le bon temps rouler... On a appris à manger n'importe qui qui va pas nous manger premier... On a des sabines pi des nèg' mais y dérangent pas parsonne.*

Mon ça que je trouve triste c'est que mes pitits enfants, les tout pitits, y peuvent pas me comprendre à mon. Leur mom à eux autres, une Cajune comme mon, ça leu montre juste l'amaricain, ça fait que l'jeune monde y comprend pas le langage cajun. Qui ça mean que pendant 200 ans, on a conservé not' langage, mais les enfants de mes enfants y parlent pu ?

J'connais pas ça que vous autres va trouver avec ce research, mais mon, tout ça que je peux vous dire asteure c'est que si mes pitits enfants eusse peut pas me parler à mon et mon parler à eusse, well, mon j'vas vous dire que c'est ça qui est après me tuer à mon. C'est plus ça qui va me tuer que les Amaricains. Ça c'est la vraie affaire que vous autres peut écrire dessus...

— *Moi, je vais te dire ma chère, j'ai toujours parlé cette langue que j'utilise maintenant pour te parler, en fait,*

c'est juste ça que je connais. Bien, à l'école, le professeur voulait pas qu'on parle en français, notre français à nous. C'est pourquoi ils nous battaient. Mais mon père et ma mère, c'est cette langue-là qu'ils connaissaient. Et leurs père et mère avant eux. Nous, dans les bayous, on faisait notre travail et on dérangeait pas personne. Les Américains avaient besoin de nous pour faire travailler les nôtres sur les plates-formes de pompage au large. Eux, les Américains, ils savaient uniquement parler en anglais. Mais il y avait des Cadjins (« coon-ass » est un surnom couramment utilisé pour décrire un Cadjin, comme « Frog » pour Québécois) qui parlaient les deux langues : français cadjin et anglais. C'est pourquoi notre communauté vivait à l'aise, toutes ces dernières années, ils faisaient leur travail en haute mer, et revenaient à la maison et s'amusaient ferme dans les soirées dansantes : laissons le bon temps se passer... On a appris à manger tout ce qui va pas nous manger en premier. On a des Indiens et des Noirs, mais ils ne dérangent pas personne.

Moi, ce que je trouve triste, c'est que mes petits-enfants ne peuvent pas me comprendre. Leur maman, une Cadjine comme moi, leur montre à parler uniquement l'anglais, ce qui fait que les plus jeunes ne peuvent pas comprendre le français cadjin. Qu'est-ce que ça veut dire que pendant 200 ans on a pu conserver notre langue et que les enfants de mes enfants ne peuvent pas la parler ?

Je ne sais pas ce que vous allez trouver avec votre recherche, mais moi tout ce que je peux vous dire maintenant, c'est que si mes petits-enfants ne peuvent plus me parler à moi, et moi leur parler, bien, je vais vous dire que c'est cela qui est en train de me tuer. C'est plus cela qui va me tuer que les Américains. Ça c'est la vraie chose que vous pouvez écrire.

Mais que vont devenir mes chers Cadjins ?

Et l'autre question qui me vient au cœur et qui n'a rien de scientifique. Dieu merci !... mais...

Qu'arrivera-t-il de nous ? Gens de mon pays ?

Car si un jour, quelqu'un de jeune et de bien intentionné, scolarisé à souhait, se présentait à ma maison, magnéto sous le bras et me demandait qu'est-ce que je fais dans la vie, et si je parle encore français à la maison et si je connais bien mes ancêtres jeannois, québécois et français, et si je peux leur expliquer ce que c'est qu'une tourtière du Lac-St-

Jean et si c'est vrai qu'il existe des bleuets qui... et si je peux lui parler de Louis Hémon et Maria Chapdelaine, et si...

Je crois que... De loin... De n'importe où, où que vous soyez... Vous pourriez...

Vous pourriez m'entendre pleurer.

Bien après des détours côté recherche, côté raison, je me suis remise à composer des chansons.

Et à chanter aussi. Puis à écrire.

Très peu ce que j'ai vu. Ce n'est pas nécessaire.

Plutôt ce que j'ai ressenti.

C'est tout ce que j'ai appris d'intelligent! *Seule l'émotion est subversive.*

Notes

1. Projet Louisiane, subventionné par la Fondation Ford (770-0027) et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (S75-1377).

2. Tous les mots en *italiques* et en **caractères gras** désignent : soit des termes cadjins, des lieux ou des noms propres.

3. « Vie Française », revue trimestrielle du Conseil de la vie française en Amérique, *La Louisiane*, recueil de textes édité sous la direction de Éric Waddell, département de géographie, Université Laval, Québec, juillet 1980, p. 5.

4. Échantillonnage représentatif de la population (cartographie complète et détaillée des villages étudiés, séparation des voisinages par les démarcations géographiques et sociables visibles, évaluation de chaque maison par rapport à l'aménagement extérieur, établissement des moyennes et médianes de chaque voisinage. À partir de données très précises sur les différences géographiques, culturelles, économiques et linguistiques, nous avons divisé le terrain de recherche en trois secteurs : *Mamou*, représentant la zone agricole et rurale ; la zone urbaine : *Nouvelle-Orléans, Lafayette, Bâton Rouge* et enfin l'endroit des pêcheurs et du pétrole : *Les bayous Larouche*.

– Entrevues-clefs et histoires de vie ;

– Consultation des archives universitaires, gouvernementales et personnelles de même que les journaux et les rapports ecclésiastiques ;

– La rédaction d'une somme importante de notes de terrain et de rapports quotidiens assurée par les séjours prolongés en Louisiane dans les communautés sélectionnées.

5. Nous devons :

– Nous identifier comme Canadien, Québécois, de langue française ainsi que notre spécialité ;

– Décrire brièvement les objectifs de la recherche ainsi que l'identité des membres de l'équipe en appuyant sur la collaboration des chercheurs cadjins : *Glen Pitre et Richard Guidry* ;

- Indiquer notre lieu de résidence à *Mamou* ;
 - Présenter brièvement les partenaires, en appuyant sur l'apport de *CODOFIL* et des universités canadiennes et américaines ;
 - Décrire brièvement ce que l'on attendait de l'interviewé-e : qu'il nous informe sur sa famille, son travail, sa façon de vivre et de parler ;
6. Le *Fred's Lounge* est un bar à *Mamou*, où se déroule le programme radiophonique français, le samedi matin, programme rendu célèbre au Québec grâce au film d'André Gladu et Michel Brault.
7. Alain H. Larouche, *Ethnicité, pêche et pétrole* : Les Cadjins du bayou Lafourche en Louisiane francophone, Graduate Programme in Social Anthropology, York University, Toronto, Ontario, 1980, 273 pages.